



Machiavel

Œuvres complètes

INTRODUCTION PAR JEAN GIONO

ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE

PAR EDMOND BARINCOU

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

MACHIAVEL

*Œuvres
complètes*

INTRODUCTION PAR JEAN GIONO

TEXTE PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ
PAR EDMOND BARINCOU

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1952.

PRÉSENTATION DE L'ŒUVRE DE NICOLAS MACHIAVEL

L'ŒUVRE de Nicolas Machiavel présente plus que n'importe laquelle autre le double caractère d'être non seulement engagée, mais profondément enfoncée dans son temps, et de le dominer par ailleurs de très haut. Par l'effet du génie de l'écrivain, l'avènement, dans la cité de Florence et dans une Toscane bien réduite, d'une dynastie de banquiers à la place d'une des démocraties les plus anciennes de l'Italie, et la plus jalouse de ses libertés, évoque les catastrophes analogues de l'histoire les plus retentissantes, et l'avènement de bien d'autres Césars : Machiavel n'a pas été seulement un homme d'action, le secrétaire d'une Seigneurie de grands bourgeois, et le témoin lucide, l'historien des luttes séculaires au bout desquelles une république prospère devint un misérable grand-duché; il a été l'homme de pensée qui a cherché, qui a trouvé quelques-unes des lois de cette évolution, bien après Aristote et Platon, bien avant Vico et Montesquieu; mais, à l'inverse de son cadet Guichardin, il ne s'est pas contenté de constater froidement certaines fatalités historiques, il s'est évertué à enseigner comment on peut, comment on doit les affronter, les circonscrire du moins. Professeur d'énergie dans son œuvre comme dans sa vie, tous ses ouvrages sont des actes, on tendent à l'action : « servir », la devise qu'inscrit Léonard de Vinci en marge d'un de ses plus beaux dessins, ce fut la devise de Machiavel; « bon serviteur » ce devrait être son épitaphe; bon serviteur : des hommes de son temps, de ses chefs dans la cité, Soderini ou Médicis, n'importe; de ses concitoyens, ingrats ou non, pour les sauver du chaos des partis; de Florence, pour la garder des convoitises voisines; de l'Italie, pour lui épargner la servitude.

Ce double caractère temporel et intemporel de l'œuvre machiavélienne nous a entraîné, pour la mieux situer, à publier dans la collection « Mémoires du passé pour servir au temps présent » toute la Correspondance, officielle et familière,

de Machiavel, ainsi que les réponses et quelques textes permettant de suivre dans leur déroulement naturel l'esperienza delle cose moderne et l'assidua lezione delle antiche, de la confrontation desquelles sont nés Le Prince, les Discours sur la première Décade de Tite-Live, l'Art de la Guerre et les Histoires florentines. C'est à ces documents que nous ne cesserons de renvoyer le lecteur curieux de mieux connaître le décor, les comparses et le principal intéressé de ce qui fut le drame de Machiavel en même temps que celui de la république de Florence.

Les quatre œuvres maîtresses déjà citées, les vrais monuments de la pensée de l'auteur, sont le fruit des loisirs forcés de l'exil, des quatorze années 1512-1526, long entr'acte entre les quinze années de sa vie active comme secrétaire de la Seigneurie, de 1498 à 1512, et les deux dernières où il revint à l'action, de 1526 à 1527. Mais il existe aussi de lui des œuvres moindres, de caractère hétéroclite, de valeur très inégale, mais d'intérêt certain. Nous ne pouvions pas les négliger. Nous avons pris le parti, pour mieux dégager les monuments, de donner une entorse à la chronologie et de les présenter dès l'abord : elles témoigneront ainsi de ce qu'eût été Machiavel, si comme Pétrarque, Boccace et tant d'autres, il n'eût été qu'un homme de lettres.

Il n'eût été qu'un poète de deuxième grandeur, dans la lignée bien florentine des « burlesques », de Cecco Angiolieri à Forteguerra en passant par Burchiello, le barbier poète, et Pulci, l'auteur du Morgante Maggiore. Homme d'esprit et versificateur consommé, il a pastiché Laurent de Médicis dans ses Chants de Carnaval et Franco Sacchetti dans cette sorte d'almanach en images d'Épinal qu'il intitula Décennales, qui obtint un grand succès. Malheureusement. Car il se crut poète et persévéra : dans ses rares loisirs de la Chancellerie ou des légations, il entama une deuxième Décennale, restée inachevée, et rima quatre Capitoli. Destitué par les nouveaux seigneurs de Florence, en 1512, puis impliqué dans une conjuration et arrêté, c'est aux Muses qu'il demande en vain d'intercéder auprès du Magnifique Julien de Médicis : il ne doit qu'à l'élection de Léon X une amnistie relative. Il rime encore pour l'autre Magnifique, Laurent, à la manière dont rimera Marot

pour son Roi, une Pastorale et une Canzone. Il y a pire : ayant lu le Roland furieux qui vient de paraître et dépité, ou jouant le dépit, de n'avoir pas été compté par l'Arioste au nombre des poètes (chant XXXVII, str. VIII et suivantes), il s'attaque au « long poème » dans un téméraire Ane d'or dont le propos n'est rien moins qu'une sorte de « Divine Comédie », et qui force le lecteur à penser à la fable de Lessing où l'âne prétend courir contre le cheval. Essouffé au VIII^e chant, Nicolas comprit et abandonna les vers pour la prose, ou du moins n'écrivit plus que de brèves poésies, stances ou sonnets, pour ses belles, et deux épigrammes, genre à la mesure de ses moyens poétiques.

C'est dans le prosateur en effet qu'on trouve le vrai Machiavel : ce n'est pas en vain que ce postillon de la Seigneurie avait exercé sa plume en griffonnant à la diable, parfois sur ses genoux, des centaines de lettres au cours de ses légations ou commissions, et dicté hâtivement au Palais-Vieux d'innombrables circulaires durant quinze ans d'activité. L'écrivain est aussi à son aise dans la prose togata des messages officiels que dans celle de l'Art de la Guerre, supérieure à celle de Castiglione dans son Cortegiano, presque aussi dégagée que celle de Galilée, cent cinquante ans plus tard, dans les Dialoghi sui massimi sistemi. Ne parlons pas des Lettres familières, délices de ses correspondants aux titres les plus divers, proclamées par eux tantôt « élégantissimes », tantôt désopilantes¹. Ne parlons que de sa nouvelle et de ses deux comédies.

En effet, si Machiavel n'avait pas les résonances de ce que nous appelons maintenant un poète, comme seul les avait alors l'Arioste, il avait largement l'étoffe d'un conteur, égal et même bien supérieur à Firenzuola, Bandello et autres Lasca. Que sa fantaisie créatrice eût valu celle de Boccace, on hésite à l'affirmer, mais la langue dont il a écrit son unique essai dans le genre, L'Archidiabale qui voulut prendre femme, est aussi directe, aussi dépouillée que celle des meilleures nouvelles du Décaméron. C'est certainement à ce conte, aussi net qu'un de ceux du XVIII^e siècle français, que pensait La Fontaine lorsqu'il se proclamait « plein de Machiavel, entêté de Boccace ». Deux ou trois de ses Lettres familières sont de belles et bonnes nouvelles, c'en est une aussi que le bref récit semi-historique de La Vie de Castruccio Castracani qui, par son allure preste et dégagée, fait parfois songer à l'Histoire

de Charles XII : nous l'avons laissé à sa place chronologique, et logique : c'est de son succès que sont nées les *Storie Fiorentine*.

Machiavel auteur dramatique fera-t-il penser le lecteur d'aujourd'hui, comme Tommasini, à Shakespeare, ou comme Voltaire, à Aristophane ? Edgar Quinet est plus modéré, plus profond aussi, lorsqu'il signale l'importance méconnue du génie dramatique dans l'œuvre entière de l'écrivain². Ce dernier la sentait confusément lui-même le jour où il signa une lettre à Guichardin : *Storico, comico e tragico Machiavegli*. A l'âge de 33 ans, en pleine force créatrice, ce fut sous la forme d'une comédie, malheureusement perdue, dans la manière des Nuées, et sous le titre des Masques, qu'il résumait l'expérience de la campagne électorale de 1504 dont Pier Soderini sortit gonfalonier à vie (pour 10 ans). « Il y déchirait », nous dit Giuliano de' Ricci, et sans doute à belles dents, les principaux personnages politiques de Florence. L'Andrienne, simple traduction de Térence, ne nous intéresse pas ici. Autrement vivante reste La Mandragore, qui triompha en 1525 à Florence, à Modène, puis à Venise dont le public déserta, pour l'applaudir, le théâtre où l'on donnait concurremment les Ménéchmes de Plaute. Et si notre Paris ne lui a pas encore rendu pleine justice, c'est qu'elle ne lui a pas été présentée dignement : par un Copeau, avec un Dullin dans Nicia, un Jovet dans Frère Timoteo, pour pousser ces deux figures à la valeur d'Orgon et de Tartuffe, — et une actrice de leur classe pour donner à Lucrèce toute sa cruelle vérité. Quant à la Clizia, bâclée à l'occasion du même carnaval de 1525, à défaut du grand Molière, elle évoque bien celui des meilleures farces.

Quoi qu'eût pu être Machiavel, ce n'est ni à titre de conteur, ni à celui de dramaturge qu'il s'impose au premier plan des novateurs en littérature. Ce n'est qu'en partie qu'il s'impose au titre d'historien : ses *Histoires florentines*, le dernier en date de ses grands ouvrages, le plus considérable par son volume — six fois celui du Prince —, a l'honneur d'avoir arraché « le genre » à l'ornière des chroniqueurs médiévaux et des compilateurs humanistes. Mais il se ressent un peu d'avoir frayé la voie à d'autres, et d'avoir pour ainsi dire été commandé à l'auteur républicain par les Médicis, partant exécuté au prix des gênes les plus épineuses. Nous avons d'abord pensé à n'en présenter que les pages les plus vivantes, portraits

incisifs des grands Florentins, harangues captieuses ou vrais coups de gueule, batailles sanglantes des rues ou simulacres des condottières... Mais les anthologies sont toujours plus ou moins trahison, et l'objet de la Pléiade n'est pas de livrer au lecteur des œuvres expurgées. Ce sont donc les huit livres tout entiers que nous lui offrons, et nous le prions de ne pas sauter trop inconsidérément tout ce qui à première vue lui paraîtrait périmé ou fastidieux : partout, même là où Nicolas semble seulement compiler Frontin ou Gino Capponi, sa plume énergique, incapable de dormir sur le papier, le griffe soudain d'un trait qui n'est qu'à lui, ou de l'apparente broussaille des événements fait lever une haute pensée. C'est pourquoi Buchon, dans son édition du Panthéon littéraire, a cédé à la tentation de placer ces Histoires florentines en tête du premier volume, jugeant qu'il n'y avait pas de meilleure introduction. Avis aux lecteurs qui partageraient cette opinion. Pour nous, l'ouvrage est bien à sa place chronologique, et logique : Machiavel l'a entrepris, faute de mieux en 1520, faute de trouver « un autre rocher à rouler » ; il l'abandonne allégrement au premier signe de la Fortune qui le rappelle à l'action en 1525 : l'histoire n'est pas pour lui seulement res gesta, chose accomplie, mais res gerenda, chose à accomplir.

Laissons Nicolas lâcher la proie pour l'ombre, et troquer les loisirs féconds de la disgrâce contre le leurre d'une faveur funeste, d'une activité promise, cette fois encore, à toutes les déceptions. Revenons sur nos pas, de 1525 à 1513, à ce qui est pour lui travail d'élection, et non d'occasion. Nous nous trouvons donc en face des trois monuments proprement machiavéliens : Le Prince, les Discours sur la première Décade de Tite-Live, l'Art de la Guerre. Mais ici encore, si nous voulons dégager l'essentiel du fortuit, restituer le vrai Machiavel, commençons par le débayer du Prince. La chronologie vient à notre rescousse : il est le premier en date des trois ouvrages ; en outre, il est le plus achevé, le plus ramassé. C'est d'ailleurs pourquoi ses cinquante pages ont pesé davantage que les cinq cents des Discours et de l'Art de la Guerre. Dans Le Prince même, les trois pages du chapitre iv sur « l'exemplaire » César Borgia ont compté plus que tout le reste. Bref, ce pseudo-bréviaire du bon tyran a éclipsé le manuel du parfait républicain. Et voilà Machiavel statufié pour quelques siècles en

Éminence grise de Charles IX, Frédéric II, Napoléon I^{er} et Napoléon III, j'en passe et des meilleurs. Ni plus ni moins que le père de Six personnages en quête d'auteur immobilisé par l'art de Pirandello en ce qui n'a été qu'un instant de sa vie, mais qui en est devenu « l'instant éternel ». Or, Le Prince, bien loin d'être le fils de prédilection de Machiavel, du penseur, n'a été qu'« un coup de désespoir » (Renaudet) dans l'existence du fonctionnaire révoqué. Qu'on se reporte aux lettres, aux documents : après quinze ans d'activité acharnée et loyale au service d'un régime inviable et qu'il pressent condamné, Machiavel est jeté pour y pourrir, au ralenti, dans un bourg mort. Il s'est vite rendu compte, au comportement de Léon X dans Rome et du cardinal Jules de Médicis, futur Clément VII, dans Florence, à la tenue si réservée des deux laïques de la grande maison, Julien et Laurent, que la dynastie était restaurée pour longtemps : rien ne laissait présager que le sage cardinal devenu Souverain Pontife ramènerait par sa simplicité la république dans Florence et, dans Rome, les soudards de Prato. Il y a plus : dans cette retraite à l'horizon tellement borné, la pensée de l'homme d'État, écœuré de son ingrato popolo maligno, de ses batailles de rue, des querelles entre clochers de Toscane, « s'élargit à la mesure de l'Italie » (Renaudet). D'une petite Italie du moins, mais grande ou petite, d'une Italie possible. Et Machiavel, toujours semblable à lui-même, ne laisse pas échapper l'occasion que lui offre la Fortune : le pape, Léon X, est aussi ardent népotiste que Sixte IV et Alexandre VI, mais il est plus habile encore et plus ami de la Fortune; il vise à fonder, en attendant mieux, un État au profit de sa Maison dans la Toscane et dans la plus grande Rome (Roma magna). Le chef en serait Julien ou Laurent de Médicis. Le frère de Vettori, ami de Nicolas, est en passe d'être gouverneur d'une des cités du nouvel État. « Le pauvre Machiavel » à son tour ne sera-t-il ~~pas~~ tiré de sa misère ? De toute façon, ce prince nouveau va savoir, grâce à lui, grâce à cet opuscule où il se plonge (mi sprofondo), ce que c'est que l'État, comment on le gagne, comment on le maintient, comment on le perd³. Voilà comment Machiavel a écrit Le Prince, et pourquoi. Et c'est ainsi que les considérations de la grandeur et la décadence des Républiques, entreprises dans l'objectivité désintéressée du penseur, ont été soudain, pour un an, détournées de leur fin première et dernière pour devenir... ce qu'elles sont.

Il appartient au lecteur de décider si elles sont ce qu'un

vain peuple pense, le bréviaire de la tyrannie, ou bien, comme on serait tenté de le plaider pour contrebattre un préjugé si tenace, un simple « remède de cheval » pour les libertés malades. Il suffirait de remplacer le vocable suspect de « Prince » par celui de Dictateur, au sens strictement orthodoxe du mot : la dictature du bon vieux temps, celle qui ne durerait qu'un temps, après quoi le sauveur — ou les sauveurs — du peuple, décemvirs ou simples particuliers comme Camille ou Cincinnatus, après avoir rudement remis la république sur son bon fondement, la vertu, s'en retournaient à leur brave charrue et à leurs quelques arpents¹.

Or ni Julien, duc de Nemours, ni Laurent qui allait être duc d'Urbin n'entendaient troquer leur duché contre les métairies de Careggi ou d'ailleurs, et il est fort probable que le bréviaire de Machiavel n'eut même pas de leur part l'honneur de la lecture, guère plus que de la part de ses contemporains. Nicolas, une fois de plus désabusé, demeura donc dans sa mandite « pouillerie », mais il se ressaisit bien vite, et retourna à son vrai gibier : pas seulement la dérisoire chasse aux grives, mais la fructueuse recherche de « sa vérité », de la vérité tout court. Après les sordides après-midi gâchés à l'auberge du bourg de San Casciano, il revêtit encore le somptueux ucchetone de l'orateur, non pour aller s'exposer à la cour de François I^{er} aux mêmes avanies qu'à celle de Louis XII, mais pour se voir affectueusement accueilli par ses pairs de l'Antiquité et renouer avec eux la conversation. Sept ans durant, il devait les interroger, inlassablement, mais non sur soi-même, non pour mieux « se rouller en soy-mesme » afin d'« estre soy-mesme ». Le modeste serviteur de la cité de Florence ne fait pas tant de cas de son moi, et il se soucie moins de l'« humaine condition » que de la « condition humaine » : du citoyen dans la cité, et de la bonne façon de le conduire. La république romaine a vécu sept cents ans; la florentine ne pourrait-elle durer plus de deux siècles? Et eux, gli uomini antichi nelle antique Corti, dans leur humanité, ils lui répondent. Et lui, inlassable à « bâtir la ville éternelle », à son tour, il enregistre, il « contre-rolle » et, de tant d'expérience accumulée, il déduit sa double leçon civique et militaire : les Discours sur la première Décade de Tite-Live, et le Dialogue sur l'Art de la Guerre, le Forum et le Champ de Mars, car l'un ne va pas sans l'autre.

Mais ne forçons pas la symétrie, ne poussons pas l'œuvre à une unité factice; n'exagérons pas non plus la dualité : république ou monarchie? Il appartient au lecteur de se demander

si Machiavel n'aurait pu les réconcilier dans un plan supérieur. Nous nous bornons à faire observer que Nicolas n'a pas eu le loisir de donner à l'ensemble de son œuvre la belle ordonnance, la profonde unité à laquelle incontestablement il aspirait et que son génie était de force à réaliser. Comme Pascal, il ne nous laisse que les matériaux épars d'une apologie de la vraie religion politique. Nous les présentons tels quels. Non dans la glabre perspective d'une reconstitution dans le genre de la Via dell' Impero⁵, ou dans la fausse symétrie d'un sujet de pendule, le De republica entre le De principatibus et le De re militari, Marianne entre César Borgia et Scipion l'Africain. Nous les présentons tels qu'ils sont et non pas tels qu'ils devraient être, les trois monuments un peu disparates, un peu se chevauchant, deux d'entre eux seuls achevés; le troisième, l'édifice principal, arrêté à son premier étage (une décade sur trente-cinq); parmi eux, les ouvrages moindres, poussés au petit bonheur : sentences diverses accotées aux Discours, médaillons accrochés aux Histoires... Seules les douze lettres que nous avons choisies entre les 84 familières et les 225 officielles ont été groupées pour la commodité du chercheur qui les retrouvera mieux ainsi qu'épinglées à leur date. Placées de la sorte en épilogue, conformément à l'antique usage, elles révéleront au lecteur de l'Œuvre, si diverse, quelques traits de l'Homme, non moins divers, entrevu aux tournants principaux d'une vie singulièrement exemplaire.

BIOGRAPHIE DE MACHIAVEL

LA destinée de Machiavel, celle de Florence et celle de l'Europe, pour ne pas dire celle du monde, sont si étroitement liées que pour situer notre homme, il nous faut d'abord faire le tour de ses horizons : univers, Europe, Italie et Toscane, tels qu'ils étaient, ou plutôt tels qu'ils changeaient entre 1494 et 1527, dates entre lesquelles Machiavel a joué son bout de rôle dans le vaste drame.

Ces deux dates enferment en effet à peu près la moitié de l'époque qu'Hauser et Renaudet n'hésitent pas à qualifier de « chapitre nouveau de l'histoire universelle », l'époque qui s'ouvre avec la découverte de l'Amérique et la première descente des Français en Italie, pour se fermer avec le traité de Cateau-Cambrésis et sur la première de nos guerres de religion, en 1560.

Les horizons de ce monde-là sont singulièrement étroits. Sans doute à l'ouest viennent-ils de s'ouvrir sur le Nouveau-Monde, et, au sud-est, de se dégager de la pression du Turc grâce à la contre-offensive de l'Espagne jusqu'en plein Maroc. Mais ni les deux Amériques n'appellent encore à elles les vraies forces agissantes du Vieux-Monde, ni l'Orient ne suspend encore sa poussée à l'est : l'Occident est refoulé jusque dans l'Adriatique et dans la mer Ionienne. A la marée de l'Islam, il n'oppose plus le barrage de la Chrétienté, à l'unanimité de laquelle ont succédé des nationalismes plus ou moins conscients, dressés les uns contre les autres et non contre le commun envahisseur. L'Angleterre de Henri VIII, l'Espagne de Ferdinand II, l'Empire de Maximilien, puis de Charles-Quint, et la France de Louis XII et de François I^{er}, toutes ces puissances sont aux prises ; et les trois dernières se disputent l'Italie.

Car c'est l'Italie qui est le champ clos de leurs tournois, et la « prime du vainqueur ». Une Italie qui n'est qu'une expression géographique : privée de son prestige spirituel par une papauté visiblement vouée aux biens temporels, depuis Sixte IV et Alexandre VI jusqu'à Léon X et Clément VII, privée par ses divisions de toute force efficace, et proie des plus tentantes par ses richesses matérielles. Une Italie dont aucun des quatre ou cinq grands États n'est capable d'élargir en patriotisme un particularisme aveugle ; loin de là, à l'intérieur de ces particularismes, il

y a des campanilismes plus bornés encore, et jusque dans les murs de bien des cités, les partisans, tout comme au temps de Dante,

..... les uns les autres s'entre-dévorent
de ceux qu'enserme même fossé, même rempart.

(*Purg.*, VI, 60.)

Florence est la dernière des républiques italiennes, exception faite de Venise. A l'extérieur, si elle déborde encore la crête des Apennins en une sorte de « marche » romagnole, elle est loin de commander à toute la Toscane : ni Sienne, ni Piombino, ni Lucques, ni Pise ne sont à elle. A l'intérieur, la démocratie florentine a eu la vie plus dure que les autres démocraties italiennes, mais comme les autres, elle est condamnée à subir l'évolution fatale de toutes les petites oligarchies dites républicaines vers la monarchie ; au lieu d'y être menée tambour battant par l'épée d'un condottiere, comme Milan par François Sforza, Florence y a été conduite sourdement mais infailliblement, à coups de florins et d'astuce, par les Médicis, depuis Salvestro et Cosme l'Ancien jusqu'à Laurent le Magnifique. A la mort de ce dernier, Florence n'est déjà plus républicaine que de nom : non seulement ses institutions sont usées, mais le ressort, la *virtù* civique, est fatigué. Il n'a fallu rien de moins que les sottises conjurées du fils de Laurent, Piero, et du roi de France, Charles VIII, pour retarder la métamorphose et ramener dans le palais de la Seigneurie le pouvoir branlant des républicains, et dans les rues de la Cité, la guerre des partis : « enragés » contre « pleurnichards », *Arrabiati* contre *Piagnoni*, c'est-à-dire partisans des Médicis et joyeux lurons contre partisans de Savonarole, qui chantent des psaumes en brûlant les peintures de Botticelli : une moitié de la ville mène le carnaval, l'autre est à la cathédrale où Jérôme Savonarole vient de monter en chaire, à Sainte-Réparate¹. Parmi ses auditeurs, il y a Machiavel.

La Lettre familière III n'est pas autre chose que le reportage singulièrement suggestif de l'un des sermons les plus retentissants de l'agitateur. Machiavel n'avait pas vingt-neuf ans. Que sait-on et qu'a-t-on de lui jusqu'alors ? Presque rien. On est réduit à de rarissimes documents, et à des conjectures hasardeuses à propos des grands événements qui, au cours de ces vingt-huit ans, « ont dû » frapper l'imagination du gamin, la raison du jeune homme.

Premier document : extrait du registre des baptêmes de la sacristie de l'actuelle Sainte-Marie-des-Fleurs, alors Sainte-Réparate. « ... Le 4 dudit mois (mai 1469) Nicolas Pierre Michel (fils) de mess. Bernardo Machiavelli p(aroisse) de Sainte-Trinité est né à la 4^e heure² et a été baptisé le 4. »

Il est né entre le Ponte Vecchio et le Palais Pitti, au n° 16 de l'actuelle *via Guicciardini*, tronçon débaptisé de la *via Romana* qui traverse le quartier d'Oltr'Arno — rive gauche — depuis le Pont-Vieux jusqu'à la Porte dite alors Porta Gattolin. Sur la

façade grise de ce n° 16, qui était en 1469 le n° 1754, une plaque de marbre porte :

CASA OVE VISSE
NICCOLÒ MACHIAVELLI ·
E VI MORI IL 22 GIUGNO 1527
DI ANNI 58 MESI 8 GIORNI 19

Tel est le second document, si l'on peut dire...

Autre document, le premier en date qu'on ait de Nicolas, rédigé en bon latin du xvi^e siècle, la Lettre familière I. Machiavel y affiche, au nom de toute sa *gens*, *Maclavellorum familia*, des prétentions à une certaine noblesse. Elles sont partiellement justifiées. Le nom même de ces gens qui s'appelleraient en vieux français les Maucloux ou les Mauclevaux est déjà parlant : on y sent comme une odeur de métairies toscanes, on voit la croix cloutée aux quatre bouts, blason de la famille, sculptée à même la margelle du puits communal de Montespertoli, le fief originel. Ce n'est certes pas de la noblesse d'épée, ni gibeline, et pour cause : elle a été éteinte, au sens machiavélien du mot, dès 1293, par les ordonnances de justice, c'est-à-dire exilée ou tuée, tout au moins civilement. C'est donc de la petite noblesse guelfe, moitié terrienne, moitié de robe. Sur ses terres de San Casciano, sur ses maisons dans Florence, le testament de Nicolas nous renseigne très précisément, et sur leur valeur l'ouvrage de Charles Benoist. Il n'y a donc pas lieu de parler d'une « extrême misère », comme en parle le faire-part de Piero Machiavelli, la dernière de nos Lettres familières. Mais une relative aisance peut tourner à une certaine gêne dès qu'il faut faire figure. Or il le faut chez les Machiavel, car nos hobereaux de Montespertoli et de San Casciano, dès qu'ils sont descendus à la grand-ville, ont commencé et n'ont pas cessé de fournir à la république guelfe, tout au long de ses premiers siècles d'existence, beaucoup moins de riches commerçants, industriels ou banquiers, que de modestes fonctionnaires : cinquante prieurs, plus de douze gonfaloniers. On compte même, dans la longue lignée des ancêtres de Machiavel, un bienheureux et deux héros de la liberté : Alessandro Machiavelli, mort au cours d'un pèlerinage en Terre Sainte, et béatifié; Guido Machiavelli, proclamé en 1378, par les prolétaires de la laine, révoltés, l'un de leurs soixante-quatorze *cavalieri*; enfin le Girolamo Machiavelli, mentionné au livre VII, chap. III des *Histoires florentines*, qui mourut vers 1458 en prison, pour avoir combattu l'oppression de Luca Pitti et de Cosme de Médicis l'Ancien. Or, pour faire figure de prier ou porter le gonfalon de son quartier ou de sa corporation, il faut avoir non seulement quelque bien au soleil, mais encore les quelques ducats superflus qui permettent d'acheter les brasses de damas nécessaires pour la robe d'apparat. Bref, dans la hiérarchie florentine, les Machiavel se situent à mi-étage entre la grasse bourgeoisie des Arts majeurs,

et le prolétariat des Arts mineurs. Ils sont inscrits au dernier échelon des Arts majeurs, ce qui explique bien des choses : Dante, inscrit à la corporation des épiciers, rêvera d'Empire; Boccace, fils d'un marchand de draps, rêvera de chevalerie; et Machiavel inscrit à la corporation des notaires, à ses heures de désespoir, rêvera d'un prince. Mais il servira la république, tant qu'elle vivra, jusqu'en 1512. Elle morte, il fera quelques courbettes aux Médicis pour continuer à servir, en action, Florence, en pensée, la république³. Revenus en 1527, les républicains, méfiants, l'écarteront.

Retournons à 1469. A cette date, la république est près d'étouffer sous la tyrannie déguisée des petits-fils de Cosme l'Ancien, Laurent et Julien de Médicis. En 1478, elle est près de ressusciter lors de la conjuration des Pazzi, qui échoue et est féroce ment réprimée. Nicolas a neuf ans. Il a pu assister, sinon participer, à la violation de la tombe de Iacopo de' Pazzi, à la promenade du cadavre au bout de sa hart, et à l'immersion finale dans la rivière. (*Histoires florentines*, VIII, ix : une brève mention.)

Il a vingt-trois ans lors de la mort de Laurent le Magnifique, au sujet de laquelle il mentionne si brièvement dans ses *Histoires* que peu de jours après, le médecin qui avait soigné le Magnifique était trouvé au fond d'un puits. Il a donc bien connu l'homme dont il fera plus tard, en ce même ouvrage, le portrait à peine officiel, mais il ne dira mot de l'atmosphère où, durant ce règne anonyme, ont respiré les hommes libres⁴.

Il a vingt-cinq ans lorsque, à la suite de l'entrée de Charles VIII dans Florence, en 1494, la république est délivrée de l'incapable héritier de Laurent, Piero de Médicis, et menacée de la dictature de Savonarole. Sur les libérateurs, il y a une courte mention dans ses *Notes historiques* : « Les Français commencent à devenir embêtants »; il y aura, au premier acte de *La Mandragore*, une brève allusion qui ne révèle pas davantage des sentiments de Nicolas : « plaintes venaient de toutes parts contre le comportement des Français ».

On ne sait rien sur les études qu'il a faites : assez de latin, sans doute, pour écrire aisément quelques *Lettres familières*; certainement pas de grec; on ne sait presque rien de ses premiers écrits : probablement quelques-uns de ses *Chants carnavalesques*, peut-être la comédie aristophanesque, dit-on, des *Masques*, malheureusement perdue. Ce qui est certain, c'est qu'il a traduit du latin un court fragment d'une plate histoire de la persécution des Vandales, dont le choix ou la plus ou moins grande fidélité peut donner lieu à quelques conjectures.

A vingt-neuf ans, le 18 juin 1498, Machiavel commence sa brève carrière officielle au service de la république. Il est élu à un poste envié : il succède à un Alessandro Braccesi, secrétaire à la deuxième chancellerie⁵, dont il devient promptement le chef, aux appointements de cent florins par an.

Il assume à cette deuxième chancellerie une lourde besogne, qui

s'alourdit au fur et à mesure que ses concitoyens en reconnaissent l'efficacité. Ce n'est pas seulement le dépouillement de la correspondance, et le filtrage des nouvelles (quarante-six pages dans Buchon)*; c'est aussi la rédaction des lettres officielles de son département; on le réclame bientôt au département voisin, et il finit par expédier tout le travail du bureau des Dix. Il mène la besogne, la sienne et celle de ses subordonnés, avec le même entrain que le jeu et les bombances, et en son absence, tout va à vau-l'eau. Or il sera souvent absent.

C'est à trente ans, en 1499, qu'il remplit sa première légation d'importance « à l'étranger » : en Romagne; elle dure 15 jours, mais il se souviendra de l'impression et de la leçon reçues de « Dame Catherine (Sforza), en sa forteresse de Forly ».

Au cours de l'année 1500, Machiavel dont la mère était déjà morte en 1496, perd son père Bernardo; puis il marie ses deux sœurs, dont l'une meurt en laissant un garçon que Nicolas élèvera comme son fils. Son frère cadet, Totto, devenu prêtre, ayant renoncé à sa part de la succession, Nicolas hérite des biens et des soucis de la famille, et songe à se marier. Mais des devoirs majeurs viennent l'en distraire.

En effet, dès son retour de Forli au bureau, c'est la guerre de Pise et ses premiers déboires, la troublante affaire Vitelli, puis la mutinerie et la débandade des Franco-Suisses formant l'armée de Florence, qui ajoutent à la besogne un surcroît de travail, ou qui l'interrompent : Machiavel est envoyé à l'armée, au secours des commissaires de la République, débordés, et il contribue à sauver l'un d'eux, Luca degli Albizzi, des piques mercenaires. C'est alors que s'implante en lui une de ses idées cardinales : réarmer Florence avec ses propres armes, créer une Milice.

Aussi est-il tout désigné pour accompagner l'envoyé de la Seigneurie, Francesco della Casa, dans sa première légation à la cour de France, et l'aider à la délicate liquidation d'un échec retentissant où chacun des deux alliés avait ses torts. C'est le deuxième de ses déplacements à l'extérieur, et c'est le premier des quatre séjours qu'il fera en France. Il dure cinq mois, et sera plus fructueux en observations qu'en autres profits.

En 1501, Machiavel retrouve Florence menacée de toutes parts par ses sujets, dans son territoire même, où peu s'en faut qu'elle ne perde Piŕtoja, dévorée par ses factions, Arezzo et tout le Val di Chiana soulevés par un lieutenant de César Borgia, le Val d'Arno inférieur, où Pise passe à la contre-offensive. Elle est menacée plus gravement encore de l'extérieur par César Borgia lui-même qui vient, à la tête d'une armée, s'offrir comme protecteur, ami, et capitaine de la république florentine. La menace détournée, Machiavel partage son activité entre la pacification des cités sujettes, et l'observation, tout de suite passionnée, de « l'homme qui vient »; il accompagne l'évêque Francesco Soderini dans une première légation auprès de César Borgia; il doit en revenir aussitôt

rapporter verbalement son message, tant la nouvelle menace suspendue sur la Toscane est inquiétante. Le péril détourné pour la seconde fois, Machiavel est rendu à ses missions à l'intérieur, Arezzo et le Val di Chiana, et à ses devoirs mineurs.

Mais à peine notre jeune mari — il a épousé en 1501 Marietta Corsini qui lui donnera six enfants — a-t-il vu Florence, dans la plus grande liesse, se donner enfin pour « gonfalonier à vie », Pier Soderini, dont il deviendra l'homme de confiance, il lui faut de nouveau se rendre auprès du Valentinois, en octobre 1502, pour trois mois, et c'est pour la plus dramatique de toutes ses légations, pour assister à l'une des plus fameuses fourberies de l'Histoire : le guet-apens de Sinigaglia est mené par le duc en deux étapes : une longue préparation qui prend les airs de l'incertitude, puis une foudroyante exécution. Notre observateur s'instruit ainsi, mais il risque sa vie. César, en se vengeant, se targue d'avoir servi les maîtres de Machiavel, et entend en être payé d'autre chose que monnaie de singe. Or la Seigneurie ne paye pas autrement. En outre il ne fait pas bon, auprès d'un César aussi jaloux de son secret, être un observateur trop lucide.

Aussi le retour de Machiavel à Florence auprès des siens, à la fin de janvier 1503, après un mois de silence, fut-il salué comme un miracle inespéré. D'autant plus que Borgia, dont la marche se dirigeait, de Sinigaglia, par Pérouse, puis Sienne, vers Florence, s'était pour la troisième fois détourné de sa proie, vers Rome et Naples. Nicolas comme la Seigneurie, jouit donc d'un répit relatif de sept mois pour récrire les dépêches perdues ou confisquées par la police de Borgia, reprendre la besogne d'apaisement en Val di Chiana, et rendre à la république saignée à blanc quelque argent, de quoi payer, encore et toujours, les forces militaires des autres.

Mais le 18 août 1503, avec la mort soudaine d'Alexandre VI, suivie un mois après de celle de son successeur Pie III, Nicolas va être encore enlevé à son bureau, à sa femme qui lui donne un deuxième enfant, le 18 novembre 1503, — ce sera Bernardo —, pour une légation à la cour de Rome. Il y accompagne le même Francesco Soderini qu'à sa première légation auprès de César Borgia, mais l'évêque est devenu cardinal, et César n'est plus fils du pape. Le conclave va décider précisément du destin de l'extraordinaire aventurier en même temps que de celui de la Chrétienté. Et Machiavel témoigne en ses dépêches moins d'attention au salut de l'Église qu'à la fortune déclinante de Borgia⁷, et à l'issue de la guerre France-Espagne qui se joue, ou qui tarde tant à se jouer, sur le Garigliano. Trois mois durant, il renseigne la Seigneurie sur ces deux sujets, et sur les péripéties de l'élection pontificale, puis, Jules II élu, sur le caractère du nouveau pape, qu'il entrevoit du premier coup. Mais pas un seul mot de la peste, pas un mot de la Rome antique; Peut-être en parle-t-il à ses amis dans les *Lettres familières* perdues. Il écrit trois lettres à Marietta, également perdues, mais signalées par elle. Il apprend qu'il est père d'un

NATURE DE QUELQUES CITOYENS
DE FLORENCE

Piero di Gino Capponi.....	1419
Antonio Giacomini.....	1419

LETTRES FAMILIÈRES

Nicolas Machiavel à Ricciardo Bechi, 9 mars 1498.....	1423
A un Chancelier de Lucques, 30 septembre 1499.....	1426
Nicolas Machiavel à X, septembre 1512.....	1428
Nicolas Machiavel à Francesco Vettori, 10 décembre 1513.....	1434
Nicolas Machiavel à Francesco Vettori, 10 juin 1514.....	1438
Nicolas Machiavel à Francesco Vettori, 3 août 1514.....	1439
Nicolas Machiavel à Francesco Vettori, 20 décembre 1514.....	1440
Nicolas Machiavel à Francesco Vettori, 20 décembre 1514.....	1450
Nicolas Machiavel à Francesco Vettori, 31 janvier 1515 ..	1453
Nicolas Machiavel à Raffaello Girolami, 23 octobre 1522 ..	1456
Nicolas Machiavel à Guido Machiavel, 2 avril 1527.....	1461
Nicolas Machiavel à Francesco Vettori, 5 avril 1527.....	1462
Piero Machiavel à Francesco Nello, 22 juin 1527.....	1463

NOTES :

<i>Présentation de l'œuvre de Machiavel.....</i>	1468
<i>Biographie de Machiavel.....</i>	1468
<i>Les Décennales.....</i>	1470
<i>L'Ane d'Or.....</i>	1475
<i>Capitoli.....</i>	1478
<i>Chants de Carnaval.....</i>	1480
<i>Poésies diverses.....</i>	1481
<i>Exposé sur la manière dont le duc de Valentinois...</i>	1484
<i>Rapports sur les choses d'Allemagne.....</i>	1485
<i>De Natura Gallorum. Rapport sur les choses de la France. —</i>	
<i>Livre de l'Afrique persécutée.....</i>	1485
<i>Règlement pour une société de plaisir.....</i>	1486
<i>Nouvelle très plaisante de l'archidiabole Belpégor.....</i>	1486
<i>Dialogue sur la langue.....</i>	1487
<i>La Mandragore.....</i>	1490
<i>Clizia.....</i>	1496
<i>Le Prince.....</i>	1497
<i>Discours sur la première décade de Tite-Live.....</i>	1503
<i>L'Art de la guerre.....</i>	1523
<i>La vie de Castruccio Castracani da Lucca.....</i>	1528
<i>Histoires florentines.....</i>	1530
<i>Lettres familières.....</i>	1547

INDEX.....	1557
------------	------

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

POÉSIES ET PROSES DIVERSES

LES DÉCENNALES

L'ÂNE D'OR

CAPITOLI

CHANTS DE CARNAVAL

POÉSIES DIVERSES

PROSES DIVERSES

THÉÂTRE

LA MANDRAGORE

CLIZIA

ŒUVRES POLITIQUES

LE PRINCE

DISCOURS SUR LA PREMIÈRE DÉCADE
DE TITE-LIVE

L'ART DE LA GUERRE

ŒUVRES HISTORIQUES

LA VIE

DE CASTRUCCIO CASTRANI DA LUCCA

HISTOIRES FLORENTINES

NATURE DE QUELQUES CITOYENS
DE FLORENCE

LETTRES FAMILIÈRES

En encart

Tableaux généalogiques des principales familles
dont il est question dans les *Œuvres complètes*
(Maisons d'Aragon, d'Anjou Médicis, Visconti, Sforza)

Introduction par Jean Giono

Bibliographie, biographie

Notes et index

par Edmond Barincou